

ferma ses paupières et baissa le menton, paraissant une nonne en oraison.

« Mais à une condition... reprit le tortionnaire. Et cette seule et unique condition, c'est que... c'est que... vous m'accordiez votre main ! »

La stupéfaction des gardes témoins de ces faits, et qui connaissaient bien leur amphitryon dont les exactions et le mode de vie leur assuraient une existence agréable, fut encore surpassée par l'horreur qu'ils perçurent sur le faciès de la vierge effarouchée.

Ces premiers se confondaient en conjectures : « Serait-il tombé subitement amoureux, d'un amour fou, pour s'abaisser à courtoiser cette gueuse dont il pourrait s'emparer sans coup férir ? » « Est-il en train d'ajouter quelque torture psychologique à son arsenal richement fourni en supplices corporels du dernier raffinement... ? » Leurs méninges travaillaient à plein régime pour faire la part du probable et de l'improbable.

Elle, qui s'attendait aux pires souffrances plutôt qu'à une telle proposition, s'était décomposée en une fraction de seconde. La tête qu'elle avait relevée, les yeux qu'elle avait rouverts, de même que sa bouche dessinait un petit cercle interloqué, c'était cette fois-ci d'ébahissement et de terreur. Son échine se secouait, tous les membres de son corps tremblaient. Ses pupilles oscillaient, manquaient de loucher. Elle contemplait le vide, le néant qui se présentait à elle. Pire : elle entrevoyait l'abomination de l'existence qu'on lui offrait.

Bien des images se succédèrent dans sa mémoire. Le certain, c'était qu'elle aimait Rodrigue et qu'elle détestait, comme tout le monde, et même comme ceux qui se sustentaient sans vergogne à son râtelier, ce triste sire qui battait tous les records de cruauté. L'incertain, c'était ce qu'il adviendrait en cas d'un

refus de sa part. Elle ne craignait certes point pour elle, mais pour son aimé. Et dire que seuls quelques mois la séparaient de son mariage avec Rodrigue... !

« Dois-je renoncer à cette union et me sacrifier en m'abandonnant à cette brute... ? »

María frissonnait en songeant à cette éventualité, mais ses convulsions n'avaient plus de mesure quand elle imaginait l'exécution sanguinaire de son fiancé. De vieille souche et de bonne éducation, elle avait beau considérer la rupture de fiançailles comme un crime de parjure, elle avait beau se dire qu'un Espagnol – et *a fortiori* une Aragonaise têtue comme ses mules – n'avait qu'une parole et ne se dédisait jamais, elle ne voulait point prendre le risque de voir la tête de son Rodrigue rouler sur les planches et finir sa course macabre entre les plis de sa robe jusque-là immaculée...

Alors qu'elle priait fugitivement son ange gardien, elle reçut une inspiration soudaine. Un éclair traversa ses yeux, qu'elle releva et qui le reflétèrent à tout observateur perspicace. L'air assuré, mais un trémolo dans son expression, le tendron répondit :

« Ce que vous me demandez... me prend de court. Me permettez-vous de prendre l'air et de réserver ma réponse jusqu'à la tombée de la nuit ? »

Ses iris se firent suppliants pour appuyer cette requête. Le maître de céans, ne s'attendant pas lui-même à ce que sa pâture dût oui ou non si tôt, fut pourtant, l'espace d'une minute, hésitant. « Et si elle courait au suicide... » Il se résolut enfin à condescendre à la supplique, qui ne lui réservait objectivement aucun autre risque :

« Soit... ! glissa-t-il avec un soupir. Si vous en avez besoin... J'ai pour ma part un otage dont je connais le prix à

vos yeux. Je ne vous demande aucun autre gage, ce serait inutile. »

Et il ajouta, malicieux :

« Si votre réponse n'arrive pas avant la nuit tombée comme convenu, je vous promets qu'il est un coquin qui commencerait aussitôt son agonie... »

À nouveau ébaubie par tant de méchanceté gratuite et assumée, sachant que l'on pouvait prendre le despote au mot en de telles matières, la pucelle eut un réflexe d'écarquillement, la bouche bée. Elle se reprit sans tarder et tourna les talons.

Sur un signe du châtelain, deux gardes l'escortèrent, tâche dont ils s'acquittèrent jusqu'à la sortie du château fort, de façon à ce que le guet ne s'étonnât point de cette prompte remise en liberté, événement inaccoutumé dans la seigneurie.



Enfin laissée à elle seule sur l'esplanade du châtel, María s'éloigna à pas lents, le crâne surchargé de projets antinomiques. Le poids de la responsabilité que lui imposait le dilemme à trancher l'écrasait. Ses épaules se voûtaient sous le choc d'un choix impossible; ses bras ballaient comme s'ils étaient sans vie. La fierté hispanique désertait sa silhouette, qui paraissait un fantôme aux quelques passants qui s'étonnaient de cette réapparition par trop improbable.

« Que dois-je faire? Je dois bien me décider... »

La pauvrete ne voyait aucune des personnes qu'elle croisait. Elle redressait de temps à autre son chef, mais seulement pour aviser un horizon imaginaire, en quête d'une illumination inopinée. María avait gagné un répit jusqu'au soir, mais le plus dur était toujours devant elle.

« Si je ne réponds pas, Rodrigue mourra... Si je réponds par la négative, il en sera de même... Si j'accède au désir de notre bourreau, demi-renégat qui plus est, une vie de parjure et de malheur m'attend, mais Rodrigue vivra, – si tant est que notre seigneur soit fiable. Ai-je donc vraiment le choix ? Y a-t-il une autre solution ? Ou alors... ou alors... »

VIII

LA CRÉATURE souffrante arpentait les ruelles les plus centrales du village. Elle errait sans but ni cohérence. Au gré des venelles qui suivaient des lignes courbes entre autres circonvolutions, elle revenait, de temps à autre, vers son point de départ, ou peu s'en fallait, soit l'épine qui écorchait son cœur ; mais c'était aussi la geôle dans laquelle languissait son aimé.

À l'occasion d'une de ces pérégrinations circulaires vécues dans une demi-conscience, son esprit jouit d'un regain de lucidité et reconnut la bâtisse massive qui se retrouvait si près d'elle. Gagnée par l'effroi, elle tressaillit et courut se réfugier dans l'église paroissiale qui lui proposait son asile à deux pas, à main droite.

Là, dans l'obscurité du lieu de culte, elle se croyait comme protégée sous le manteau de sa Mère du Ciel et celui du saint auquel il était consacré : le protomartyr Étienne.

L'édifice, de facture romane et globalement simple, consistait en une nef unique, fermée par une abside en hémicycle. La voûte, qui agrémentait d'un peu d'espace et de volume un ensemble plutôt sombre, déployait ses nervures autour d'arches festonnées.

« Lui, au moins, n'eut qu'à agréer le choix tout fait qui se présentait à lui. Ou bien mourir à l'ici-bas pour Dieu, ou bien

renier le Créateur et tuer son âme propre... Comment aurait-il pu ne pas adopter le premier terme? »

De fait, au-dessus du chœur, une fresque didactique dépeignait le couronnement du pèlerinage terrestre du diacre célèbre, entre son enlèvement au berceau par le diable à gauche et – au mépris de l'ordre chronologique propre au Moyen Âge qui préférerait donner la part belle au sens – son ordination diaconale par saint Pierre à droite.

La scène de la lapidation exposait un saint Étienne auréolé et à genoux, pas tout à fait au centre du cadre, mais un peu décalé sur la droite, impassible et en pleine prière. Autour de lui s'agitaient des individus, qui brandissant des pierres, qui se baissant pour en ramasser. Leurs traits peu amènes, leurs cheveux en frisottis pour certains, leurs couleurs variées, désignaient clairement le peuple décide pour coupable, plus les disciples de Mahomet que l'on tenait volontiers pour ses continuateurs, dans cette Espagne laissée exsangue par les tribus plus ou moins nomades de la Berbérie.

Ce saint Étienne, vêtu de ses habits et ornements liturgiques diaconaux, n'était cependant pas le point focal de la peinture. En son centre, en effet, tant verticalement qu'horizontalement, un homme barbu et dégarni se démarquait, à la physionomie plus douce que celle des neuf à douze méchants qui voletaient autour du martyr. Assez bellement drapé et au regard presque attendri, en arrière par rapport aux tueurs dans un balbutiement de perspective médiévale, et donc plus près des murs de la Jérusalem terrestre qui occupait la tranche haute de la représentation, il s'agissait de Paul de Tarse, mais sans auréole pour l'heure.

« Mais moi... mais moi... et lui... et l'autre... Comment choisir...? Que dois-je faire? »

Point n'avait été besoin de lui apprendre à lire pour lui enseigner les gestes des grands saints et pour qu'elle connût à merveille les parfaites légendes du saint patron local. L'enviant dans son sort d'une netteté imparable, elle fondit en larmes sur le sien, tout en dents de scie.

« Seigneur Dieu, aidez-moi... éclairez-moi ! »

María tourna ensuite la tête vers une série de fresques, non plus de l'absidiole, sinon dans la nef. Ces couleurs a tempera décrivaient une persécution d'un tout autre type, un thème étonnant en pareille contrée.

« *Non Angli, sed Angeli!* » s'était écrié un Romain, sur le forum, un beau jour du VI^e siècle finissant. Le patricien en question resterait dans les annales de l'Histoire et du sanctoral sous le nom de *saint Grégoire le Grand*. En ce temps-là, il n'était pas encore pape, et l'esclavagisme persistant de la civilisation romaine sur son crépuscule lui faisait découvrir de jeunes Angles capturés en Bretagne et vendus à l'encan.

Jeunes et beaux, à la crinière blonde et brillante, à la peau d'un blanc étincelant, avec des prunelles claires, ils ne pouvaient qu'attirer l'attention curieuse des populations de Rome. L'effet produit devait être exactement le même que celui de notre fiancée éplorée auprès des habitants de San Esteban et du sire châtelain.

Il se soufflait de plus que certains naturels de la paroisse comptaient parmi leurs ancêtres des chevaliers anglais qui avaient abondé la Reconquête du concours de leur foi et de leurs armes; car si la fresque murale désormais contemplée par María ne représentait pas la scène de Grégoire I^{er} sur le forum de la Ville éternelle, elle contait bel et bien des faits intervenus en Angleterre, au IX^e siècle.

La pleureuse arrêta son regard sur sainte Æbbe, abbesse du monastère de Coldingham et protagoniste principale du

tableau. L'histoire se passait en 870, au moment où des Normands païens envahissaient l'île célèbre de la plus sauvage des manières.

Sous une image de la Vierge Marie, Æbbe la Jeune arborait sur son visage une conformation splendide, comme pour y répondre ; et, sans la naïveté intrinsèque de l'œuvre, elle eût paru un décalque de notre éprouvée. Si ses traits n'étaient en rien altérés dans cette illustration d'un corps déjà glorieux, il en allait autrement de ses religieuses qui l'entouraient. L'effigie barrée d'un rouge goutteux, leurs lèvres et nez manquaient cruellement, jonchant plutôt les dalles de pierre de l'abbaye. Ces reliques labiales sur le sol, ingénument évoquées, semblaient la condamnation des vains babils, de la médisance et des jugements téméraires...

À l'extrémité gauche de ce cadre, des Vikings aux mines atroces, dont l'un ressemblait étrangement au seigneur de San Esteban, s'effrayaient devant cet insoutenable spectacle ; deux d'entre eux incendiaient déjà le prieuré, qui devenait le bûcher et le sépulcre des moniales martyres, ci-devant jeunes et belles, dont l'âme quittait un corps conservé pur, – et encore purifié par les flammes...

Quel héroïsme, inspiré par le Saint-Esprit, quand tant de chrétiens et de chrétiennes avaient cédé, cédaient ou céderaient à la force brute... ! Ève s'était crue plus superbe que de raison ; Æbbe, au contraire, le voulut être moins qu'elle le demeurerait malgré elle. Un rien, une lettre parfois, sépare deux antipodes.

Le plus grand mot de cette histoire, c'était la pureté, de corps et de cœur comme d'intention ; mais son plus grand miracle, outre la chasteté vaillamment conservée, ce fut la brusque conversion des bourreaux. Leur métamorphose par-

icipa sûrement à la naissance ou consolidation des royaumes chrétiens de l'archipel britannique.

« Cette sainte oubliée, dont on dit que le portrait me correspond fidèlement, aurait-elle quelque chose à me dire pour me tirer d'embarras... ? Sainte Æbbe, soyez-moi secourable ! »

Or la proximité du castel faisait violence à son esprit. Sa respiration se tendait, les battements de sa poitrine tournaient au tumulte. Oppressée, la malheureuse fuit, sur ces impressions incendiaires et sanguinolentes, le temple où elle avait été baptisée deux décennies en amont.



« Réfléchissons encore... Il doit bien y avoir une autre issue possible... Et déjà, que m'a exactement dit le seigneur... ? » Et elle revivait en pensée tous les détails de sa comparution devant l'affreux nobliau.

Elle s'approchait alors de la chapelle Sainte-Marie des Augustins, d'où étaient partis les principaux de ses maux. María s'y engouffra et s'agenouilla tout de suite, les mains jointes et implorantes, au bout de la nef, face au lointain maître-autel honoré de la plus majestueuse des présences.

Tout à coup ses yeux s'ouvrirent, grands et lumineux. Une seconde étincelle de génie – ou d'héroïsme désespéré, tant son espérance était grande – frappait son intelligence. Elle se leva d'un bond et s'avança doucement vers une modeste chapelle latérale, habitée par un confesseur augustin qui ne pouvait que tuer le temps en oraisons, c'est-à-dire le faire fructifier, faute de pénitents. Croyant devenir folle, la belle blonde pallia cette pénurie et se soumit à ses conseils autorisés.



Quelques minutes plus tard, un religieux sexagénaire et sa dirigée quittèrent la place.

Avant de s'orienter vers la sacristie et de faire un tour en clôture, le prêtre dit à son interlocutrice, au pied du chœur :

« Attendez-moi ici, je vais chercher ce que vous demandez. »